L'évolution de la pensée géographique de Pierre Gourou sur les pays tropicaux (1935-1970)

Jean Gallais

Annales de géographie, Année 1981, Volume 90, Numéro 498

p. 129 - 150

[Voir l'article en ligne](#)

L'article se propose de dégager de la partie de l'œuvre de Pierre Gourou consacrée aux pays tropicaux, entre 1935 et 1970, œuvre dense et considérable, l'enrichissement du à l'expérience progressive et l'évolution des concepts explicatifs.

Les premières œuvres parues avant 1940 et consacrées à l'Asie extrême-orientale sont établies sur les problèmes majeurs des contrastes de peuplement, résultats géographiques essentiels des civilisations différentes. A sa manière discrète l'auteur annonce les événements de l'Indochine.

La seconde période est celle de l'élaboration d'une géographie tropicale générale, c'est-à-dire « comparatiste ». Il souligne la faiblesse des sols tropicaux et décrit les erreurs d'utilisation qui les dégradent. Il reste très attaché à la promesse d'avenir que constituent les grandes vallées tropicales (Amazonie).

L'Afrique tropicale étudiée surtout après 1955 inspire à l'auteur deux thèmes nouveaux : la variété et la valeur de certaines agricultures sèches intensives, l'importance des techniques d'encadrement de l'espace, en Afrique à des niveaux très variés.

Jusqu'à ses plus récentes œuvres, en particulier dans ses « Leçons de géographie tropicale du Collège de France », Pierre Gourou dresse des bilans et ouvre des perspectives aux politiques de développement directement inspirées des réalités géographiques. C'est à cette leçon des choses que nous convie l'auteur, rebelle à toute idéologie passe-partout. C'est à la défense du monde paysan exploité par les nouvelles bureaucratie que l'auteur nous invite avec simplicité et force.

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

ANNALS DE GÉOGRAPHIE

N° 498 — XC^e année — Mars-Avril 1981

L'évolution de la pensée géographique de Pierre Gourou sur les pays tropicaux (1935-1970)

Jean Gallais
Université de Rouen

Mon propos est de dégager dans la partie de l'œuvre de Pierre Gourou parue entre 1935 et 1970 et consacrée aux pays tropicaux, l'évolution des thèmes privilégiés et des concepts qui influencèrent de façon tout à fait décisive le groupe de géographes francophones travaillant sur ces régions. Ce propos encadre cet article dans certaines limites. Il ne sera pas question des deux derniers ouvrages publiés *Pour une Géographie humaine* (1973) à partir duquel Sautter (1975) a analysé le « système géographique » de l'auteur, système qui n'est pas exclusivement inspiré des pays tropicaux et qui ne leur est pas réservé, ni du volume sur l'Amérique tropicale et australe (1976). Non plus de la partie de l'œuvre qui fut consacrée entre 1935 et 1970 aux pays non tropicaux, qu'il s'agisse d'articles de réflexion générale ou d'études en Belgique dont on

trouvera quelques-uns utilement groupés dans le recueil d'articles publié en 1970. Enfin dans le rôle essentiel que Pierre Gourou eut et continue d'avoir, je me borne aux géographes français et belges, laissant de côté les auteurs portugais, brésiliens, anglais, américains, italiens... qui lui sont, pour quelques-uns, très fortement liés par l'amitié intellectuelle. De cette influence étendue et profonde, les *Etudes de géographie tropicales offertes à Pierre Gourou* (1972) en témoigne de façon explicite. Il n'est que plus utile de dégager d'une œuvre dense et considérable le profil des préoccupations, les enrichissements majeurs apportés progressivement par les terrains nouveaux, l'évolution des systèmes explicatifs.

Quand paraît en 1936 *Les Paysans du delta tonkinois*, la géographie française a produit déjà d'importantes études sur le monde tropical. Parmi elles, les volumes constituant les deux ensembles impressionnants de *Géographie universelle* séparés par un demi-siècle. Des dix-neuf tomes de sa *Nouvelle Géographie universelle* publiés entre 1875 et 1891, Elisée Reclus en consacre neuf aux pays tropicaux et des quinze tomes de la *Géographie universelle* de Vidal de La Blache et Gallois publiés entre 1928 et 1948, six couvrent les mêmes régions.

En limitant l'observation aux tomes qui m'apparaissent les plus intéressants de la plus récente des deux « géographies... », celui de Jules Sion sur l'Asie des Moussons (1929) et celui d'Augustin Bernard sur l'Afrique septentrionale et occidentale (1939), complétés sur le plan international par les communications contenues dans les travaux de la section de géographie coloniale du Congrès international de géographie d'Amsterdam (1938), on peut facilement, discerner la préoccupation majeure de notre discipline dans ce domaine et à cette époque. Quelles sont les conséquences géographiques de la colonisation sous les deux aspects complémentaires : l'impact européen sur les régions colonisées, les possibilités économiques et d'accueil migratoire offertes au peuplement blanc ? C'est cette ouverture d'influences dans les deux sens qu'évoquent les quelques lignes finales dramatiquement concises de l'introduction de Jules Sion : « Le contact de l'Europe a provoqué une crise économique et morale qui entraîne bien des souffrances et des laideurs comme rançon des progrès réalisés ou espérés. D'autre part les Européens ont lié au leur l'avenir de l'immense Asie mystérieuse, et ils ont ainsi introduit une formidable inconnue dans les destinées de l'Europe, de sa civilisation » (p. 2).

Sur les 71 communications de géographie coloniale présentées à Amsterdam, 42 portent sur la question « possibilités de colonisation par la race blanche dans la zone tropicale », préoccupation que la localisation du congrès dans les Pays-Bas surpeuplés renforçait certainement, mais que l'on retrouve sous une autre formula-

tion à la fin de l'introduction d'Augustin Bernard : « Mais on se trouve ici devant un problème que l'humanité n'a pour ainsi dire jamais abordé et dont la solution est singulièrement délicate : faire vivre côte à côte, sur le même sol, des civilisations aussi différentes que la civilisation européenne et les civilisations africaines ». Cependant, la crise de 1930 apporte déjà un correctif prometteur dans la pensée d'Augustin Bernard. « La crise économique mondiale nous invite par ailleurs à encourager les cultures vivrières, consommées au moins en partie dans le pays même, plutôt que les cultures d'exportation et à cesser de voir dans les chiffres du commerce extérieur le seul signe de la prospérité des colonies ». Le géographe n'est pas prisonnier intellectuellement des moteurs économiques de la colonisation et l'idée forte du problème alimentaire de pays qui abordaient à peine leur période de croît démographique est posée avec lucidité.

L'originalité des premières œuvres de Pierre Gourou (1930-1940)

La décennie 1930-1940 voit la publication des quatre premiers grands livres de P. Gourou : *Le Tonkin* (1931), *Les Paysans du delta tonkinois* (1936), *L'Utilisation du sol en Indochine française* (1940), *La Terre et l'Homme en Extrême-Orient* (1940). Production qui remplit de modestie tout géographe actuel de bonne foi ! L'œuvre a des traits d'époque. L'importance accordée à l'habitat étonne de nos jours le jeune géographe. L'étude des plans, matériaux, détails de charpente pour la maison, sites, plans, éléments du village, couvre près du quart du livre sur *Les Paysans...* ; le thème de la maison à lui seul, 76 pages. En dehors des quatre ouvrages majeurs, un livre plus court est de surcroît publié sur le même problème « *L'Habitation annamite dans l'Annam septentrional et central* » (1936). Un autre trait d'époque, dont il est bien regrettable qu'il ne soit pas encore de la nôtre¹, est l'intérêt pour la géographie médicale et les conditions sanitaires : 12 pages sur le paludisme parmi les facteurs de la répartition de la population dans *L'Utilisation du sol...* La recherche sur les grandes endémies tropicales prend son essor à cette époque et ce souci se poursuivra dans les œuvres ultérieures de Pierre Gourou qui utilisera et inter-

1. En juillet 1978 alors que l'O.M.S. se flatte de l'éradication complète de la variole, je découvre par hasard une épidémie villageoise sur les bords du Lac Débo au Mali... Notons cependant les recherches auxquelles les géographes de l'O.R.S.T.O.M. sont associés en Afrique et, tout dernièrement, le projet de Table ronde du C.E.G.E.T. sur ce volet de la géographie.

prétera avec soin et constance les progrès de la recherche médicale sous les Tropiques.

Mais l'essentiel demeure : avec ces quatre ouvrages, Pierre Gourou fonde sur des bases nouvelles une certaine géographie des Tropiques. La nouveauté est d'abord dans les conditions de travail : un séjour durable, 1927-1936, permettant une dialectique constante entre le terrain et la réflexion. La connaissance du terrain passe par des enquêtes directes et un contact dense et amical avec la population. Gourou rapporte avec humour certains des problèmes que ce contact pose : se présenter comme un personnage officiel ou pas, pratiquer un certain bon « garçonisme » ou respecter une politesse empreinte de retenue. Ces enquêtes de terrain sont complétées par une utilisation soigneuse des archives administratives et autres, des cadastres, des photos aériennes, des cartes excellentes permettant des planimétries relativement précises. Une décennie de travail sur le delta du Tonkin dont la compréhension s'enrichit par les comparaisons établies avec des régions voisines visitées. Après une telle expérience l'étonnante réussite de Sion, écrire une œuvre de synthèse sur une région tropicale sans y avoir été, plus encore sans l'imbibation que permet un séjour prolongé, ne sera plus possible. De nos jours, des écrits de réflexion dépourvus d'expérience vécue prolongée abondent sur les pays tropicaux, en particulier sur le thème de développement, mais, s'ils sont étonnants, à la différence de ceux de Sion ce ne sont généralement pas des réussites.

Originalité dans les méthodes d'analyse géographique. La discipline prend à cette époque et en France sous l'influence de Vidal de La Blache son rayonnement avec cette longue et remarquable série d'études régionales qui depuis *La Picardie* de Demangeon en 1905, jusqu'à *La Grande Limagne* de Derruau en 1949, couvre la plus grande partie de notre territoire. L'application de l'analyse régionale est-elle possible dans un pays tropical ? Robequain l'a montré à propos d'une province administrative du Centre Vietnam, le Thanh Hoa dès 1929 mais il s'agit davantage d'un couple de milieux antithétiques, montagne et plaine, alors que pour le Delta tonkinois « uniformité naturelle et unité humaine en s'aidant l'une et l'autre ont créé un pays remarquablement homogène et une nation parfaitement cohérente. Il n'est pas au monde de région naturelle mieux définie que ce Delta du Tonkin... » (pp. 14-15). Bref, le choix d'une analyse de géographie régionale est établi sur l'idée qu'un « pays » tropical peut posséder une richesse humaine, une densité historique comparables à celles des « régions » européennes que la géographie de l'époque analyse avec dilection. A ce niveau, l'auteur est inévitablement amené à s'interroger sur la

« dimension » de son sujet ; 15 000 km², 6 500 000 habitants, c'est trop pour une étude géographique approfondie (p. 14).

Dans ce cadre, l'analyse régionale est sous-tendue par le problème asiatique majeur du peuplement, de ses contrastes, de ses conséquences sur l'utilisation du sol. Préoccupation de l'époque : au congrès d'Amsterdam, seize communications sont dédiées au rapport des densités et des types d'utilisation du sol. L'originalité de Gourou est d'analyser ces densités de façon très serrée et minutieuse (33 pages) : d'abord par une critique très avertie des statistiques disponibles, ensuite par une approche quantitative peu commune à l'époque et toujours guidée par la recherche de la signification géographique des chiffres, enfin par une étude très précise de la distribution de ces valeurs numériques, la carte de densités sert de base à l'analyse géographique. La région géographique n'est pas établie en premier lieu sur l'étendue d'un certain paysage, au sujet duquel les premières notations n'apparaissent que page 20, mais sur une valeur numérique de l'occupation humaine. C'est elle qui révèle la région en exprimant de façon synthétique les conditions géographiques : préoccupation très moderne de précision, intérêt pour le quantitatif.

L'auteur pousse davantage l'interprétation géographique des différences de densités dans *L'Utilisation du sol...* Elles lui permettent d'examiner trois ordres de faits entre lesquels l'auteur va longtemps partager équitablement son attention : les conditions naturelles, les techniques d'utilisation du sol, la nature de la civilisation. En intitulant la dernière partie de la conclusion des « *Paysans...* » « la civilisation paysanne », alors que l'introduction est établie sur la densité de population, l'auteur dégage de façon encore un peu floue une notion qui va demeurer essentielle dans l'esprit des géographes français des Tropiques : « Monde moral et social » dont il plaide avec force le respect comme base du bonheur (p. 575).

L'auteur a éclairci ce cheminement, des densités à la civilisation, par de multiples ouvertures latérales sur les disciplines voisines enrichissantes. Vers l'économie générale : parlant de l'industrie, des causes de la division du travail, des rapports entre l'économie fermée et le niveau de vie... Vers l'économie agricole ou l'agronomie : le détail précis des calendriers agricoles, la distinction si pertinente entre le rapport récolte à la surface et celui de la récolte au travail fourni. Vers la sociologie : l'analyse si vivante de l'organisation sociale du village, de la vie au village. Vers la démographie : l'étude très critique et détaillée du mouvement naturel de la population, originale dans une œuvre géographique de l'époque.

A la fin de cette première grande période de travail et de réflexion centrée sur l'Indochine, Pierre Gourou est confronté personnellement aux événements qui ouvrent les décennies de guerres

indochinoises. L'œuvre de géographie était imprégnée des problèmes humains dont les révolutionnaires vietnamiens allaient chercher une solution politique. Dans un temps d'auto-satisfaction coloniale il n'était pas fréquent d'écrire par exemple : « On peut tenir pour établi que la population paysanne vit à la limite de la disette et de la misère » (*Les Paysans...* p. 574), ou « Le paysan tonkinois vit avec six ou sept fois moins de ressources qu'un paysan français » (p. 575). La solution économique est-elle dans un allègement des densités rurales des plaines par une migration et une mise en valeur des montagnes ? Préoccupation de géographie applicable qui inspire sa participation à *The Development of upland areas in the Far East* dans laquelle Pierre Gourou traite de la Chine (1949) et de l'Indochine (1951). La mise en valeur des montagnes d'Indochine ne peut réussir et contribuer à la prospérité de la population du bas-pays, que si elle est très étudiée, organisée, fortement encadrée².

Faut-il se résigner à un dénuement matériel qui n'engendre pas le désespoir grâce au maintien de l'ordre moral et social constituant la civilisation traditionnelle ? L'auteur semble le penser : « L'excessive densité de la population est un mal sans remède » (1936, p. 577). Dans sa conclusion très nuancée des *Paysans du delta tonkinois*, il propose cependant deux actions. Maintenir une certaine civilisation, ordre moral, social, en même temps qu'un cadre de vie protégé des agressions hideuses d'un certain modernisme. Il s'agit de protéger plus que de figer car : « L'on ne veut pas dire que l'on doit s'opposer à toute évolution ; on ne peut aller contre une transformation du pays qui s'effectue d'elle-même par un mouvement irrésistible » (p. 577). La seconde direction proposée est celle d'une réforme agraire qui, replacée à l'époque (1936), met l'auteur dans une position progressiste, si on veut absolument lui donner une étiquette politique... « Au total l'entreprise la plus utile au paysan serait l'arrêt du développement de la grande propriété, et même la suppression de celle qui existe, au besoin par des lois agraires, afin d'éviter que les maigres ressources que le cultivateur tire d'une terre trop étroite ne soient encore diminuées par un fermage » (p. 577).

Mais tout cela est bousculé par les événements qui tirent leur dynamisme des problèmes internationaux de la guerre froide beaucoup plus que de ceux des paysans des deltas asiatiques, l'histoire de la dernière décennie le montre. Pierre Gourou participe, dans la délégation française en avril 1946, à la Conférence de Dalat où il

2. « If such colonization is not to end in economic failure and demographic disaster, it must be directed by experts armed with abundant capital, suitable methods and absolute authority over the colonists. Only under such conditions can the uplands of eastern Indochina support a larger and wealthier population and contribute to the prosperity of the people of the plains » (1951, p. 42).

rencontre son ancien élève du Lycée d'Hanoï, Vo Nguyễn Giap. De cet échec et de l'évolution de la situation, il tire très rapidement la leçon dans son livre sur l'Asie (1953) « Le principal problème indo-chinois est de nature politique » « La solution des problèmes économiques dépend rigoureusement de l'avenir politique » et, lucide prévision : « Les rapports du Viet-Nam, du Cambodge, du Laos, entre eux et avec le Siam ou la Chine offriront bien des occasions de conflit » (p. 336).

L'élaboration d'une géographie tropicale

La seconde phase de l'œuvre de Pierre Gourou s'ouvre en ces années d'après-guerre lorsque ses fonctions comme professeur à l'université de Bordeaux, puis au Collège de France, l'engagent à élargir son champ de réflexion à l'ensemble des pays tropicaux dans des œuvres de synthèse comme *Les Pays tropicaux* (1947) et *l'Asie* (1953). Dans cette élaboration d'une véritable géographie humaine des Tropiques la fidélité aux thèmes précédents apparaît, ne serait-ce que dans l'ordre des chapitres des *Pays tropicaux* : 1) La densité de population, 2) L'insalubrité, 3) Les sols tropicaux. Pierre Gourou a fortement contribué à remplacer ces deux derniers points dans leur respective et réelle importance. Jusqu'à cette époque l'obstacle quasi insurmontable au peuplement et au développement des Tropiques humides paraît être les conditions climatiques déterminant l'insalubrité. Pierre Gourou montre que celle-ci « n'existe plus devant la science moderne ; sa disparition n'est qu'une question d'argent et de bonne méthode, de méthode plus que d'argent » (1948, p. 6). Par ailleurs et à propos de l'Amazonie il écrit : « Nous éliminons donc toute influence directe exercée par le climat dans notre entreprise d'explication de la faible population » (1949, p. 4). A l'opposé, l'opinion courante de l'époque dote les sols tropicaux d'une inépuisable fertilité dont la forêt serait la preuve. Gourou démontre combien cette forêt est, en définitive, vulnérable parce que la plupart des sols tropicaux sont médiocres. Telle est, peut-être, parmi les contraintes du milieu naturel, la plus difficile à surmonter, en particulier par des opérations agricoles mécanisées et imprudentes comme celles du Plan des arachides en Afrique orientale dont il décrit avec un certain humour noir les déconvenues (1955, a). L'auteur analyse les techniques de production les plus « caractéristiques » des pays chauds et pluvieux, celles de l'agriculture sur brûlis. Réhabilitation prudente, dans la mesure où ces techniques sont adaptées aux conditions naturelles, douées

d'une certaine productivité, liées à une densité légère de population, mais « base économique insuffisante pour une brillante civilisation » (1947, p. 50). L'exemple célèbre du Pays Maya permet à l'auteur d'analyser avec vigueur les conséquences géographiques d'une différence flagrante de niveaux entre les techniques de production et les éléments politiques, culturels, d'organisation de l'espace qui constituent une certaine « civilisation ». Sur l'élevage des Tropiques humides (1947, chapitre 6) l'auteur est très réservé : « activité importée » et « acquisition désastreuse » pour l'Afrique tropicale (p. 64), « fanatisme pastoral » des peuples hamitiques (p. 68), et l'auteur, un des premiers certainement, constate avec une lucidité qui n'a éclairé les développeurs que vingt ans après : « La première réforme serait de réduire les effectifs des troupeaux. Mais comment obtenir ce résultat si comme dans l'Inde les vaches conservent un caractère sacré, ou si comme au Ruanda-Ououndi les vaches continuent à jouer un rôle essentiel dans l'organisation sociale » (p. 70). Examinant les possibilités d'évolution de l'agriculture l'auteur constate que les régions d'agriculture hautement intensives et productives sont exceptionnelles. Deux voies possibles : la plantation, la riziculture, « l'Asie tropicale leur a montré le chemin » ; l'auteur reste intellectuellement fidèle à ses premières expériences. De l'intervention européenne (chapitre XI) Pierre Gourou est un juge sévère : « Les résultats de l'action européenne ont été bien souvent désastreux » (p. 137), « lourd passif » (p. 157)... on pourrait multiplier les citations. L'auteur se place sur le plan des erreurs techniques de la colonisation ou d'un point de vue moral au sujet des « crimes » de la traite. Mais il ne nie pas les résultats positifs de l'action européenne et ne refuse pas la « colonisation » comme système politico-économique. A côté de cette position critique mais non radicale à l'égard du fait colonial, le lecteur contemporain de bonne foi trouvera dans les derniers paragraphes de la conclusion, exprimées en termes non polémiques mais précis et d'autant plus persuasifs, les préoccupations très actuelles d'une certaine écologie dans le sens de l'équilibre que l'homme producteur doit conserver avec la nature, et de la primauté d'un certain « art de vivre » contrôlant avec mesure les techniques de production. C'est exactement une philosophie contraire du « productivisme » qui du bassin arachidier du Sénégal aux savanes pastorales du Niger, entraîne à l'époque la politique de développement.

L'inspiration africaine

Commence dans la décennie cinquante une phase de recherche qu'en simplifiant on peut appeler la « période africaniste » de Pierre Gourou. Pour se limiter aux « gros titres » *La Densité de population au Rwanda-Urundi* (1953), *La Densité de population au Congo Belge* (1955, b.) et la grande synthèse sur l'Afrique (1970). Cependant la diversité des préoccupations, l'ouverture de l'intérêt, se révèlent dans les articles publiés (1970) ou dans les thèmes des *Leçons de géographie tropicale* (1971) enseignées au Collège de France pour la période 1953-1968.

	Thèmes généraux	Asie	Afrique	Amérique tropicale	Autres régions
Recueil d'articles	9	6	5	7	1
Leçons du Collège de France 1953-1968.....	19	2	8	2	1

Dans cette période, l'auteur demeure largement le géographe des grandes vallées alluviales tropicales. Intérêt soutenu pour l'avenir de l'Amazonie déterminé par le choix qui sera fait entre l'aménagement de la varzea et des fleuves, ou le défrichement de la Terra firme grâce à l'ouverture routière. Gourou plaide avec force pour celui-là. On sait que le choix des autorités brésiliennes fut à l'opposé dans la décennie 60, avec des résultats qui en fin de décennie 1970 apparaissent à la fois inquiétants et coûteux. Par ailleurs, fidélité à une méthode d'analyse et de réflexion qui s'appuie sur les densités de population. Ayant accepté de diriger les études géographiques que la Mission d'études et d'Aménagement du Niger entreprend dans cette vallée en 1956, Pierre Gourou demande aux géographes d'établir en premier lieu des cartes de population aussi précises que possible. Les deux titres consacrés aux densités des colonies belges d'Afrique indiquent bien la méthode, mais leur formulation, peut-être trop limitative, dissimule en fait une large synthèse géographique dont la base et le fil conducteur sont effectivement la répartition des hommes.

Les écrits de Pierre Gourou diffusent alors ces deux préoccupations auxquelles il faut ajouter le thème de la portée géographique des civilisations à travers les recherches des géographes africanistes qui aboutissent vers la fin de la décennie 1960. Cela est révélé à la simple lecture des titres des volumineuses thèses de doctorat d'Etat

publiées entre 1963 et 1968 : thème du peuplement de l'Atlantique au fleuve Congo dans Sautter (1966), thème des vallées alluviales dans Cabot (1965) et Gallais (1967), thème des civilisations agraires dans Pélissier (1966). Trois de ces auteurs (Sautter, Gallais, Pélissier) auxquels à la même époque il faut ajouter Nicolai pour son étude d'une région congolaise (1963) se réclament expressément de l'inspiration scientifique de Pierre Gourou³.

Dans l'autre sens, il est permis de penser que ce développement des recherches africanistes a concouru avec une expérience personnelle progressivement acquise, à infléchir la pensée géographique de Pierre Gourou. De cette inflexion les éditions récentes de l'ouvrage *Les Pays tropicaux* le révèlent par comparaison à l'édition de 1947 ainsi que le contenu des cours du Collège de France. L'auteur reconnaît l'importance de l'apport technique de l'Afrique au capital des pays tropicaux, les agricultures sèches intensives qui ont réussi souvent à se substituer à l'essartage sans mettre en péril l'équilibre des sols. Mais avec clairvoyance il constate aussi la limitation que constitue la faible productivité de ces techniques inacceptables pour des populations qui n'y sont pas contraintes par une forte densité. Il y a là toute une réhabilitation du paysan africain traditionnel dont l'ouvrage de Paul Pélissier a montré, dans le cadre du Sénégal et malgré l'étouffante contrainte arachidière, la diversité des réponses techniques, élément de la diversité des civilisations. Ces agricultures sèches intensives sont étayées le plus souvent sur deux bases, l'arbre utile sous la forme de parc dans les pays soudaniens ou de plantation-verger, un cheptel stabulant ou solidement intégré au système agraire.

Ce fut sur l'élevage tropical que la pensée de Gourou a évolué avec le plus de netteté. « Acquisition désastreuse » ravages « incalculables » (1947, p. 64), les formules deviennent en 1966 « Acquisition contestable car les ravages... dus à cette activité pastorale sont importants » (p. 81).

Autre bouleversement intellectuel que représente vraisemblablement cette idée que les vallées alluviales tropicales ne sont pas nécessairement des usines à riz mais qu'elles peuvent avoir un avenir basé sur les cultures fourragères irriguées. Telle est sa proposition pour le Delta intérieur du Niger avec le développement de la pisciculture (1971, p. 215). Si l'activité pastorale « ne correspond pas aux indications de la nature » en 1947 (p. 75), ses faiblesses « résultent pour une grande part de techniques insuffisantes » en 1966 (p. 93).

Le chapitre consacré aux possibilités industrielles a été largement étoffé entre 1947 et 1966. Le progrès de la connaissance géo-

3. Comme le fait remarquer la très intéressante analyse de Suzanne Daveau (1970) consacrée aux six ouvrages de géographie humaine publiés sur l'Afrique à cette époque.

logique lui inspire des vues nouvelles sur l'importance des réserves minérales des pays tropicaux. Les obstacles à l'industrialisation se sont déplacés dans la pensée de l'auteur. Là encore ce n'est plus la pauvreté des ressources du milieu, mais « la civilisation, plus précisément le retard pris par les techniques » (p. 111) qui est responsable.

Est-ce l'observation de l'Afrique et de l'Amérique tropicale, ou l'évolution socio-politique du Tiers-Monde, l'auteur ne pense plus que le développement des « plantations » définies comme des « inclusions d'une civilisation extérieure dans le paysage de la civilisation locale » (1966, p. 188) soit une voie d'avenir du monde tropical. Elle se légitime seulement si, d'une irréprochable technicité, elle fait fonction de station expérimentale : « même dans de telles conditions ses inconvénients politiques et sociaux l'emportent peut-être sur ses avantages » (p. 218).

En définitive, peut-être est-ce partialité d'africaniste, il est possible d'imputer à l'Afrique un grand nombre des inflexions de la pensée géographique de Pierre Gourou sur les pays tropicaux entre 1955 et 1970. L'étude de l'Afrique a certainement contribué à préciser à côté de la multiplicité des techniques ce qui, à l'intérieur de la notion un peu vague de civilisation, a une expression géographique directe : les techniques d'encadrement de l'espace. L'organisation humaine de l'espace étudiée dans sa stratification avec ses différents niveaux, dans son envergure spatiale, enfin dans ses modalités que sont le régime foncier, les institutions administratives politiques et sociales, le réseau de communications, les faits culturels comme écriture, religion... qui conditionnent le comportement de l'habitant. L'Afrique montre sur ce plan des situations peut-être plus variées, plus modestes que l'Asie des Moussons, plus artificielles aussi car le continent a été politiquement plus malléable à l'action coloniale. Pierre Gourou montre de ce point de vue, dès son cours de 1964, que le cadre des Etats africains indépendants est trop vaste par rapport à l'organisation spatiale traditionnelle et actuelle, trop exigü souvent pour fournir une base de développement (1971, p. 81). Même difficulté d'ailleurs dans certains Etats asiatiques. Au Laos, le village est le seul niveau traditionnel d'organisation de l'espace, l'Etat laotien n'a pas de racine ; il est cependant nécessaire pour que chacun des villages puisse désormais subsister. Rester soi-même tout en se donnant des cadres pour créer un véritable Etat est un dilemme (1971, p. 281).

Vers les « Terres de bonne espérance »

Lorsque son livre sur l'Afrique paraît en 1970, l'auteur poursuivant son labeur infatigable de « lève tôt » a déjà entrepris une nouvelle synthèse dont sa leçon terminale au Collège de France découvre quelques unes des préoccupations. De cette synthèse le volet de géographie générale *Pour une Géographie humaine* (1973) est déjà paru. Nous attendons avec impatience le second volet, *Terres de bonne espérance*, consacré à l'avenir du monde tropical. Comme tout est profondément significatif dans cette œuvre, ce titre à lui seul est un message d'optimisme. Est-ce incliner à une exégèse excessive de penser que le choix du nom du cap qui fut anciennement appelé « des Tempêtes » signifie dans la pensée de l'auteur qu'après les difficultés et les périls des temps contemporains un avenir plus heureux demeure possible pour les pays tropicaux ? Sans attendre cet ouvrage, nous pouvons, par une lecture attentive des dernières œuvres, et particulièrement des leçons du Collège de France, tenter de dégrossir imparfaitement le bilan et les perspectives de développement que l'auteur livre, pièce par pièce, au géographe préoccupé de cette question.

Le bilan est mené, le plus souvent, par une étude comparative de situations. Un problème est posé, plusieurs cas sont étudiés, une conclusion fondamentale est assortie de quelques suggestions de pratique. Rien de plus classique, mais aussi rien de plus déconcertant pour le « décideur » pressé ou pour le géographe peu soucieux de nuance, car les cas sont choisis non pour pousser irrésistiblement le lecteur à partir d'une hypothèse qui a de fortes chances d'être retenue comme conclusion, selon la méthode à la mode parfaitement anti-scientifique, mais le plus souvent dans des sens contraires pour éclairer la difficulté du choix, inciter à la prudence et rappeler qu'une « politique » c'est choisir le moindre mal. L'avenir de l'Amazonie n'est ni dans la cueillette, ni dans l'élevage intensif. Serait-il alors dans une petite colonisation paysanne ? L'étude de la colonie allemande d'Espirito Santo montre que cela n'est pas si simple (pp. 227-229). A propos des problèmes politiques et culturels posés aux nouveaux Etats africains par le morcellement linguistique, choisir une langue officielle qui soit étrangère est regrettable mais « Il n'est à craindre que l'enseignement des langues maternelles à l'école n'ait pour effet de réduire cette souplesse linguistique ; si cette crainte n'est pas imaginaire, les progrès de l'instruction primaire conduiront à l'isolement intellectuel » (1971, p. 77). A l'opposé de la colonisation dirigée de l'Orient Amazonien en Colombie, les dernières vagues de colons javanais installées à

Sumatra sont venues volontairement. Gain énorme pour l'Etat mais ces colons, faute d'aménagement, font du ladang : régression technique (p. 136)...

Le second caractère du bilan tenté est de ne pas être univoque sur le plan historique et politique. De l'action coloniale, l'auteur décrit les nombreuses fautes et les innombrables erreurs sans indulgence. Ce n'est pas le conformisme actuel qui l'y engage comme tant d'autres, car il le fit à une époque où cela n'était pas si fréquent. Dégradation d'un milieu naturel par une agriculture spéculative comme ce fut le cas dans la Mata du Minas Geraes par la création de caféières, en Oubangui par la production cotonnière (p. 206)..., désorganisation sociale et culturelle et travaux forcés à propos du Bas Congo (p. 40)..., conséquences de toutes natures de la traite...

Mais les nouveaux Etats indépendants commettent des erreurs qui sont aussi des fautes au nom des idéologies qui les animent. L'expulsion des non-Malais de Malaisie, Chinois et Indiens qui étaient les ferments de l'économie, aboutit à un ralentissement du développement global et c'est proprement un « racisme », de quelque nom qu'on le baptise. Le refus du Sri-Lanka d'accorder la nationalité aux travailleurs Tamil des plantations, complété par la décision de Delhi de ne plus reconnaître ceux-ci comme Indiens, crée 800 000 apatrides (p. 168). Le pouvoir Bengali opprime les montagnards de Chittagong, paysannerie promise à la disparition (p. 174).

Les exemples offerts de bonnes perspectives de développement sont empruntés à des horizons dont les régimes politiques sont variés : la voie japonaise entre la voie indienne et la voie chinoise (p. 194), encore une fois les Japonais à Tome Açú en Amazonie (p. 115), les planteurs de cacaoiers Ashanti ou Yoruba (p. 150) bien que leurs techniques demeurent médiocres, certains aspects des communes chinoises (p. 132), la région de Kampot avec son économie diversifiée par l'initiative des Chinois... Inversement des exemples de mythe de développement ou d'erreurs graves sont empruntés à des régimes politiques opposés. Dans l'Amazonie livrée aux investissements capitalistes, la population de l'Amapa ne tire guère d'avantages des mines de manganèse et Amapa est devenu « un bidonville et une assemblée de chômeurs et semi-chômeurs » (p. 226). Il en est de même des coopératives socialistes mises en place en Tanzanie chez les planteurs de cocotiers (p. 264).

En définitive, une seule condamnation de morale politique est diffuse dans l'œuvre : celle de la contrainte. L'entreprise à beaucoup d'égards intéressante des paysannats du Congo a été balayée en quelques mois avec l'autorité qui la maintenait. Les Moï du Sud-Vietnam ont abandonné la rizière pour retourner à l'essart dès

que l'autorité qui la leur avait imposée disparut (p. 257). Quant aux agricultures autoritaires et étatisées elles ont « d'autres soucis que le travail soigneux et intensif, la fumure organique, l'association agriculture-élevage. Il est apparu aussi que les systèmes autoritaires sont tentés de prélever sur le revenu paysan une part qui va remplir les trésors publics » (p. 264).

Bien que l'auteur ne le précise pas, la seconde phrase n'explique-t-elle pas les « autres soucis » évoqués dans la première ? Sur le plan social, une condition essentielle : « le " développement " c'est-à-dire la marche vers la prospérité est entravé dans une société qui présente des niveaux et techniques nettement tranchés » (p. 194).

Le troisième caractère de l'analyse que mène Pierre Gourou des situations et des opérations de développement est la sensibilité à l'inextricable combinaison des faits et des conséquences. Changements sociaux, culturels et démographiques, évolution des milieux naturels, modification dans les niveaux de vie comme dans la « qualité de la vie »... : l'auteur décrit globalement la situation de l'habitant. Le barrage de Kariba sur le Zambèze, comme beaucoup d'autres aménagements hydrauliques, a perturbé la situation sanitaire (p. 254). Le Mechanized crop production Scheme du Pays Gedaref au Soudan a entraîné sur le plan technique, foncier, social, comme sur le milieu naturel une série de conséquences allant dans le sens de l'insécurité et de l'instabilité (p. 267). Une telle saisie générale n'est encore de nos jours, ni pratiquement tentée, ni réellement ambitionnée par les décideurs préoccupés de décrocher une source de fonds ou par les sociétés d'étude préoccupées souvent d'étayer sans nuance « inutile » un projet d'intervention. La courte vue sectorielle permet de peindre en rose ce que l'on souhaite, d'ignorer la réelle difficulté du choix évoquée précédemment comme celui du « moindre mal ».

Quelles sont en définitive les chances possibles des Pays tropicaux ? Elle sont résumées dans sa conclusion de 1971 « les perspectives du monde tropical sont favorables (pour qui envisage les possibilités offertes par les conditions naturelles) ou nuancées (si on prend en considération les techniques d'encadrement) ». Dans son œuvre, l'auteur disperse de nombreuses suggestions pour une meilleure utilisation des premières. On peut en énumérer quelques unes. « La recherche agronomique doit être orientée vers des variétés à large éventail de possibilités plutôt que vers des lignées pures trop fragiles » (p. 242). Cette préoccupation n'inspire pas ce qu'on appelle, curieusement, la « révolution verte ». Bien que les résultats en soient, en Inde, très appréciables régionalement, ainsi pour le Delta de la Godavary, beaucoup de déconvenues agricoles résultent précisément de la trop grande exigence technique des lignées pures

en matière de sol, d'eau, d'engrais, de calendriers de travaux, exigences techniques renvoyant aux conditions et aux conséquences sociales de leur application.

« L'eau agricole est l'avenir du monde tropical... l'arrosage doit remplacer l'incendie » (p. 207) : L'auteur souhaite la diffusion des procédés de petite irrigation, noria et dalou, la création de casiers expérimentaux dans les régions qui ne pratiquent pas l'hydraulique agricole. Une irrigation rationnelle doit remplacer la simple submersion dans le Delta intérieur du Niger et on la mettra à la disposition des cultures fourragères à côté de la pisciculture (p. 215). Il en est de même dans la plaine cambodgienne (p. 180). L'auteur ne se dissimule pas les difficultés d'une telle entreprise lorsqu'il analyse le coût des opérations qui ont prétendu faire des Mousgoum de la vallée du Logone des riziculteurs (p. 187). Sur ce point de l'hydraulique agricole Pierre Gourou semble en définitive trop optimiste : introduire l'irrigué chez des agriculteurs qui l'ignorent est d'une extrême difficulté s'ils ne sont pas passés par l'intermédiaire d'une agriculture sèche intensive évoluant progressivement par un apport d'eau. Le jardin de case fumé, arrosé, voué à des cultures horticoles mi-partie de consommation familiale, mi-partie de vente, est la meilleure expérience qu'on puisse promouvoir. Les Shambala de Tanzanie l'ont adopté spontanément et avec profit (p. 259).

Les petites plantations paysannes dont l'auteur loue les avantages et souhaite l'amélioration sont souvent le prolongement du jardin mais elles exigent davantage de conditions externes favorables : bonnes routes, organisation commerciale efficace, soutien des cours (p. 155) car il est réaliste d'« encourager le développement d'une culture seulement si elle apparaît au paysan africain comme la plus avantageuse possible » (p. 221).

D'une façon plus générale, le développeur doit se préoccuper avant tout d'inciter le paysan à utiliser les temps non employés, soit à des aménagements de l'espace rural, soit à des cultures monétaires de bonne productivité, plutôt que de le contraindre à bouleverser son calendrier traditionnel par des cultures concurrentes de celles qui lui assurent sa subsistance. De là une extrême attention portée aux études de temps de travaux, à l'évaluation de la productivité du travail à côté de celle du rendement de la surface. Ces observations vont quelquefois à l'opposé de certaines formes d'intensification : le second sarclage de l'arachide affaiblit la productivité en Gambie (p. 199). Elles expliquent des choix paysans qui vont à l'encontre de la pression administrative : le maïs plutôt que le coton au Nyanza, le café plutôt que le coton en Ouganda (p. 221). Beaucoup d'opérations ont échoué parce qu'elles ne tenaient pas compte de ces préoccupations paysannes. L'intro-

duction d'une petite mécanisation doit être avant tout étudiée dans ce cadre : alléger les pointes de travail, par exemple en Tanzanie raccourcir la période consacrée au labour pour semer plus précocement au début de la saison des pluies (p. 191).

Autre perspective : « Le monde tropical ne pourra relever son économie sans amélioration de l'agriculture exigeant un renouveau de l'élevage » (p. 163). Le développement d'un élevage intensif est techniquement possible dans de vastes régions où il peut s'appuyer sur les sous-produits des cultures ou sur des fourrages cultivés, l'auteur suggère l'utilisation fourragère du manioc doux par exemple (p. 223). Sur ce point, l'évolution récente de l'Afrique tropicale soudanienne, voire forestière, est encourageante. Pierre Gourou parle peu des pasteurs sahélo-sahariens et ne semble pas croire qu'ils puissent maintenir leur élevage transhumant. Ce développement de l'élevage est-il autre chose qu'une nécessaire condition de l'intensification agricole ? Oui, il peut apporter de substantiels revenus monétaires à l'économie paysanne si les conditions externes sont réalisées « la modernisation de l'élevage n'est pas pensable sans l'organisation de chaîne de froid et par conséquent d'un réseau de distribution électrique qui fonctionne parfaitement ». Lorsqu'on connaît par expérience les conditions de vie urbaine dans beaucoup de pays tropicaux, les derniers mots prennent une importance que le lecteur européen est loin d'évaluer exactement : peut-être l'auteur est-il, dans sa sérénité, trop allusif !

Il n'est pas question ici d'énumérer toutes les suggestions d'amélioration des techniques de production que contiennent les écrits de Pierre Gourou. L'auteur se tient au courant des recherches techniques et il examine avant toute chose leur applicabilité en vraie grandeur, en milieu paysan. Mais surtout il trouve son inspiration dans l'immense connaissance qu'il possède des situations réelles : ce sont elles qui lui suggèrent des inflexions et ce qu'on appelle maintenant pompeusement des « transferts de technique ». C'est toute une orientation intellectuelle qu'il souhaite dans ce sens aux techniciens « on accorde trop peu d'attention aux techniques agricoles traditionnelles ; on néglige en particulier le trésor de connaissances empiriques qui se cache sous l'intensif traditionnel ». En un mot l'expert est convié à ne plus l'être seulement dans sa technologie, mais aussi dans sa connaissance du peuple où il travaille. Il est aussi fortement engagé à axer une grande partie de son activité sur un terrain parfaitement négligé : l'opinion des femmes de qui dépendent en définitive l'assainissement des conditions de vie du jeune enfant et de multiples pratiques agricoles (1979, p. 570).

Optimisme sur les possibilités du milieu naturel, mais en fait pessimisme sur les techniques d'encadrement actuelles dans les

pays tropicaux. Le rôle incitateur d'un bon réseau de transport est mis en évidence à propos des plantations yoruba. Un ensemble de routes dirigées vers le Pacifique sur la bordure andine de l'Amazonie péruvienne doit être préféré à la route nord-sud de la plaine orientale (p. 232). Inversement l'enclavement est responsable d'échec économique : l'arachide au Niger dans les années cinquante (p. 195). Ces constatations ne font pas verser l'auteur dans la religion de l'ouverture routière : le mythe de la rodovia au Brésil est critiqué à propos de la liaison envisagée de l'Amapa alors que la liaison maritime avec le reste du Brésil n'est pas plus longue et serait moins coûteuse (p. 227). Le désenclavement souhaité de la Cordillère de Merida au Venezuela aura comme conséquence l'abandon de la région par des paysans misérables qui n'y sont retenus que par l'isolement plutôt que le développement régional (p. 269).

C'est à l'encadrement par des régimes fonciers inefficaces, engageant des techniques d'utilisation peu productives ou dangereuses, ou suscitant des problèmes sociaux graves, que l'auteur impute la responsabilité de beaucoup de situations critiques pour le présent et sans avenir. Parmi les suggestions pour un meilleur avenir du Delta intérieur du Niger « une rationalisation cadastrale éliminera les superpositions de droits fonciers » (p. 214). Le latifundia régnant dans le bas-pays, les pionniers andins qui ont colonisé la Sierra Nevada de Santa Marta (Colombie) ont été acculés à un défrichement misérable de la montagne (p. 241). Les propriétaires urbains qui possèdent les meilleures terres de Moorea en Polynésie vont à l'encontre de l'intérêt général en ne tirant que peu de revenu de leurs cocoteraies (p. 281). La solution, au moins chez des cultivateurs africains, n'est pas à trouver dans les fermes collectives d'inspiration israélienne implantées de force en Pays ibo surpeuplé (p. 172).

Bien que profondément ruraliste, Pierre Gourou ne conçoit pas la ville des pays pauvres comme *a priori* dangereuse et parasite « il faut que naisse une population citadine dont la compétence commerciale, industrielle et financière permette d'ouvrir des horizons nouveaux à l'activité paysanne » (p. 224). Quant à l'industrialisation, elle est la « condition nécessaire d'une révolution économique du monde tropical » (p. 296) mais elle doit être d'abord dans une première phase au service de l'agriculture. Refus de l'intervention massive des capitaux étrangers, sans tapage inutile, refus des « multinationales » : « il appartient d'abord à chaque pays d'industrialiser et d'investir pour son propre compte... l'initiative et l'encadrement doivent être locaux » même si les débuts sont modestes (p. 297).

Mais de tous les éléments d'encadrement, l'administratif est probablement le plus important. « La première condition du progrès économique n'est pas économique mais administrative » (p. 244). On touche probablement ici l'idée la plus obsédante de Pierre Gourou dans ses derniers écrits. La mauvaise administration, ou la sous-administration, voilà la responsable des routes incapables de transporter les vivres au moment opportun, de la déficience de la lutte sanitaire et de la recrudescence fréquente de la malaria, de la faible portée de la planification familiale en Inde, des massacres d'Indiens (p. 224-245). « La sous-administration est une cause suffisante de stagnation pour les paysanneries » (p. 180), on pourrait ajouter des coupures qui empêchent les chaînes du froid installées coûteusement de valoriser l'élevage... Plus encore, responsable du climat de découragement et de corruption qui règne dans beaucoup de ces pays et qui affaiblit dans l'opinion publique des pays riches le sentiment de solidarité sur lequel repose à moyen terme une aide internationale désintéressée. En un style moins passionné que celui qu'utilisait dans la décennie soixante René Dumont, Pierre Gourou rejoint sur ce point souvent celui-ci. Où est la difficulté ? Elle est clairement exprimée « avoir un personnel administratif et technique aussi nombreux, aussi compétent que celui des pays développés mais beaucoup moins rémunéré » (p. 244).

Cette austérité suppose que les cadres soient formés localement plutôt que dans les pays riches d'où ils reviennent avec des goûts et des besoins disproportionnés aux salaires qu'ils vont recevoir. Ceci est exprimé avec lucidité dès 1958-1959 : « Peut-être est-il paradoxal de donner un tel enseignement en France, dans un contexte social et économique où une telle austérité n'est pas nécessaire » (p. 201). Quant à l'aide étrangère « les aides techniques si utiles ont le défaut de retarder le moment de l'application de cette indispensable austérité » (p. 244). En bref les pays tropicaux sont invités, avant toute chose, à mettre de l'ordre et de l'austérité dans leurs propres affaires et les pays étrangers de ne rien faire qui puisse contrer ce préalable assainissement des mœurs publiques. Là encore, parmi les observateurs de bonne foi, qui peut contredire ces idées essentielles ? Mais les propager c'est aller contre les intérêts d'un personnel politique qui se constitue depuis deux décennies en une classe sociale dominante, quelle que soit l'étiquette idéologique officielle, le rattachement international du pays concerné, l'appareil vestimentaire de l'uniforme ou du complet-veston. Les déplacements pendulaires de la majorité électorale en Inde, pays d'incontestable liberté démocratique, démontrent l'étroit champ où se limite un pouvoir efficace et honnête entre la corruption « excessive » de la classe politique dominante qui a entraîné la chute du parti de Mme Indira Gandhi il y a quatre ans et l'inefficacité dont

les groupes politiques moins établis ont fait la preuve désolante dans la dernière législature.

Dans le domaine des techniques d'encadrement interne comme dans celui des techniques de production, c'est à une certaine réserve que convie l'auteur « il faut laisser les peuples intéressés trouver eux-mêmes les solutions aux problèmes fonciers et sociaux ; ils les ont trouvées spontanément et sans troubles » (p. 156). Mais l'action « moderne » possède un immense champ de soutien des paysanneries à condition qu'elle soit efficace et honnête.

Au total, la plus récente des phases de travail de Pierre Gourou consacrée aux perspectives de développement du monde tropical a construit pierre par pierre un ensemble parfaitement cohérent d'idées sur celles-ci. L'ouvrage que nous attendons est le seul autorisé à le définir et par ailleurs dégager le modèle de développement de Pierre Gourou ne serait-ce pas exactement l'antithèse de la pensée de celui-ci, qui adhère à chacune des situations, s'en inspire avant toute chose. Dans ce domaine pour le moins, et à mon sens, Pierre Gourou n'a pas de système. Mais chacun de nous fait une certaine lecture d'une œuvre et tente sous sa propre responsabilité d'en esquisser le profil au moins provisoire. Je le fais en pesant chacun des mots. Pierre Gourou incline par idée, mais aussi par une secrète amitié, vers l'affermissement de petites paysanneries liées au sol par la connivence du régime foncier, de la salubrité, de techniques intensives et rémunératrices, d'une situation sociale apaisante, d'un réseau de communication exactement étudié et réalisé pour les besoins de la région desservie, en bref maîtresses de leur destin et des réponses progressives qu'elles peuvent apporter à leurs problèmes. C'est à la protection de ces paysanneries, et non à celle des classes dominantes nationales ou internationales que doivent travailler l'encadrement administratif, les interventions ponctuelles et limitées de l'aide extérieure, les accords internationaux sur les cours, la mise en place des grands équipements. Truismes que tout cela ? Certainement pas, car ni les idéologues proposant l'établissement de bureaucraties tour à tour sanglantes et somnolentes, ni beaucoup des décideurs préoccupés de leur promotion sociale ou du maintien des influences politiques externes, ni a *fortiori* ceux, et ils sont nombreux, qui combinent fort allègrement les deux n'avancent un tel profil. Les géographes qui ont la redoutable responsabilité d'inspirer ou de suivre des opérations de développement le réapprennent à chacune de celles-ci.

Alors est-ce le constat d'échec d'une œuvre intellectuelle si magistralement construite qu'elle semble quasiment unique en notre temps pour notre discipline ? Pour une opinion publique et même à certains égards pour celle du corps professionnel des géo-

graphes, qui sont passées vers 1970 d'un engouement sentimental pour les problèmes du Tiers-Monde à un espèce de cartiérisme sceptique et secrètement effrayé, une œuvre pondérée, c'est-à-dire qui a l'autorité du poids n'a pas l'audience que donne l'éclat, celui que s'empressent de refléter les mass média. Peut-être à certains moments Pierre Gourou aurait pu parler plus haut, et plus vite, spontanément qui n'est pas dans sa déontologie. Mais les idées de Pierre Gourou ont désormais diffusé dans la pensée d'une certaine catégorie des praticiens du développement, et elles ont joué un rôle déterminant dans l'éthique des géographes travaillant réellement dans les pays tropicaux. L'avenir leur appartient car « ce monde n'est pas près de disparaître ; de même resteront bien vivants le besoin, le goût, l'utilité de l'expliquer ».

Références bibliographiques

Elles ne constituent pas une bibliographie de Pierre Gourou ; c'est une liste récapitulant les œuvres de Pierre Gourou ou d'autres auteurs utilisées dans le texte.

- Bernard, A., 1939, *Afrique occidentale et orientale*, tome XI, *Géographie universelle*, Paris, A. Colin, 2 vol. 529 p.
- Cabot, J., 1965, *Le Bassin du Moyen-Logone*, Paris, O.R.S.T.O.M., 327 p.
- Daveau, S., 1970, *Recherches de géographie humaine en Afrique tropicale* (analyse de six ouvrages récents). *Bulletin de l'I.F.A.N.*, tome XXII, série B, pp. 310-332.
- Etudes de géographie tropicale offertes à Pierre Gourou*, 1972. Ecole pratique des Hautes Etudes, VI^e section, et Mouton and Co., 599 p.
- Gallais, J., 1967, *Le Delta intérieur du Niger*, étude de géographie régionale. Dakar, I.F.A.N., 2 tomes, 621 p.
- Gourou, P., 1931, *Le Tonkin*, Paris, 347 p. (Exposition coloniale internationale).
- 1936, *Les Paysans du Delta tonkinois*, Etude de géographie humaine, Paris, Les Editions d'art et d'histoire, 1^{re} édition, 666 p.
- 1936, *Esquisse d'une étude de l'habitation annamite dans l'Annam septentrional et central du Thanh Hoa au Binh Dinh*, Paris, Les Editions d'art et d'histoire, 80 p.
- 1940, *L'Utilisation du sol en Indochine française*, Paris, Hartman ; 1^{re} édition, 445 p.
- 1941, *La Terre et l'homme en Extrême Orient*, Paris, A. Colin, 1^{re} édition, 224 p.
- 1947, « Les Pays tropicaux, principes d'une géographie humaine et économique », Paris, 1^{re} édition, P.U.F., 200 p.
- 1948, « Les Problèmes du monde tropical », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, pp. 4-13.
- 1949, (a) *L'Amazonie*, problèmes géographiques, *Les Cahiers d'Outre-Mer*, pp. 1-13.
- 1949, (b) *The development of upland areas in China*, in *The development of upland areas in the Far East*, Vol. I. pp. 2-23, International Secretariat, Institute of Pacific Relations, New York.
- 1951, *Land utilization in upland areas of Indochina*, in *The development...* vol. II. pp. 25-42.

- 1953, (a) *La Densité de la population au Ruanda-Urundi*, Esquisse d'une étude géographique, Bruxelles, Institut royal colonial belge, 239 p.
- 1953, (b) *L'Asie*, Paris, Hachette, 1^{re} édition, 541 p.
- 1955, (a) *La Densité de population rurale au Congo belge*, Bruxelles, Académie royale des sciences coloniales, 168 p.
- 1955, (b) « Une Expérience d'agriculture mécanisée en Afrique orientale : le " Plan des arachides " », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, pp. 105-118.
- 1966, *Les Pays tropicaux*, 4^e édition, Paris, P.U.F, 271 p.
- 1970, (a) *Recueils d'articles*, Bruxelles, Société Royale belge de géographie, 451 p.
- 1970, (b) *L'Afrique*, Paris, Hachette, 482 p.
- 1971, *Leçons de géographie tropicale*, Leçons données au Collège de France de 1947 à 1970, Mouton, 323 p.
- 1973, *Pour une Géographie humaine* Paris, Flammarion, 388 p.
- 1976, *L'Amérique tropicale et australe*, Paris, Hachette, 432 p.
- 1979, *Pour une Nécessaire Amélioration de la condition paysanne en Afrique noire : réformer sans détruire*, in *Maîtrise de l'espace agraire et développement en Afrique tropicale*, Logique paysanne et rationalité technique, Actes du Colloque de Ouagadougou, C.N.R.S.T. — O.R.S.T.O.M., Mémoires O.R.S.T.O.M., n° 89, pp. 567-573.
- Nicolai, H., 1963, *Le Kwilu, étude géographique d'une région congolaise*, Bruxelles, C.E.M.U.B.A.C., 472 p.
- Pelissier, P., 1966, *Les Paysans du Sénégal*, Les civilisations agraires du Cayor à la Casamance, Saint Yrieix, Imp. Fabrègue, 939 p.
- Reclus, E., 1883-1887, *Nouvelle Géographie universelle*, La terre et les hommes, Paris, Hachette, 12 tomes.
- Robequain, Ch., 1929, *Le Thanh Hoa, étude géographique d'une province annamite*, Paris et Bruxelles, Edition Van Oest, 2 vol., 636 p.
- Sautter, G., 1966, *De l'Atlantique au Fleuve Congo, une géographie du sous-peuplement*, République du Congo, République Gabonaise, Paris, Mouton, 2 tomes, 1102 p.
- Sautter, G., 1975, « Le Système géographique de Pierre Gourou », *L'Espace géographique*, n° 3, pp. 153-164.
- Sion, J., 1929, *Asie des Moussons*, tome IX, *Géographie Universelle*, Paris, A. Colin, 2 vol. 548 p.
- U.G.I., 1938, *Comptes rendus du Congrès international de géographie*. Amsterdam, tome II, travaux de la section III c., *Géographie coloniale*, Leiden, E.J. Brill, 615 p.

Résumé. — *L'article se propose de dégager de la partie de l'œuvre de Pierre Gourou consacrée aux pays tropicaux, entre 1935 et 1970, œuvre dense et considérable, l'enrichissement du à l'expérience progressive et l'évolution des concepts explicatifs.*

Les premières œuvres parues avant 1940 et consacrées à l'Asie extrême-orientale sont établies sur les problèmes majeurs des contrastes de peuplement, résultats géographiques essentiels des civilisations différentes. A sa manière discrète l'auteur annonce les événements de l'Indochine.

La seconde période est celle de l'élaboration d'une géographie tropicale générale, c'est-à-dire « comparatiste ». Il souligne la faiblesse des sols tropicaux et décrit les erreurs d'utilisation qui les dégradent. Il reste très attaché à la promesse d'avenir que constituent les grandes vallées tropicales (Amazonie).

L'Afrique tropicale étudiée surtout après 1955 inspire à l'auteur deux thèmes nouveaux : la variété et la valeur de certaines agricultures sèches intensives, l'importance des techniques d'encadrement de l'espace, en Afrique à des niveaux très variés.

Jusqu'à ses plus récentes œuvres, en particulier dans ses « Leçons de géographie tropicale du Collège de France », Pierre Gourou dresse des bilans et ouvre des perspectives aux politiques de développement directement inspirées des réalités géographiques. C'est à cette leçon des choses que nous convie l'auteur, rebelle à toute idéologie passe-partout. C'est à la défense du monde paysan exploité par les nouvelles bureaucratie que l'auteur nous invite avec simplicité et force.

Abstract. — *This paper tries to find out how Pierre Gourou's very important research done about the tropics between 1935 and 1970 improved through his increasing knowledge and the evolution of his explanatory schemes.*

The first works published before 1940 and devoted to the Far East dealt with the major differences of population densities which are the main geographical consequences of the different civilizations in the area. In his quiet way Pierre Gourou forecast the Indochina drama.

In his second period he worked out a general geography of the tropics, based on comparisons. Pierre Gourou emphasized the poor capability of tropical soils and described the wrong land use that damage them. He still believed that the wide alluvial valleys of the tropics (Amazon River) would have a great role to play in the future.

After 1955 Tropical Africa inspired him to study two new topics : the great variety and the high value of some dry-farming systems, the importance of land-control systems at very various levels in Africa.

Until his more recent books, peculiarly in « Leçons de géographie tropicale du Collège de France », Pierre Gourou reviewed the development policies and paved the way for the policies strictly related to geographical conditions. He gave us so a true lecture, while remaining closed to all ideologies. He invited us with determination to defend the peasants against the new bureaucraties.